

LA DIONYVERSITÉ

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Après la guerre,
la fête à
Saint-Germain-
des-Prés

7 février 2016

Site : www.dionyversite.org – Contact : dionyversite@orange.fr

APRÈS LA GUERRE, LA FÊTE À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

« Quand nous sortions après le spectacle, nous nous promenions dans notre village de Saint-Germain-des-Prés dont la réputation commençait à se répandre dans le monde entier. Les touristes assiégeaient le Café de Flore dans l'espoir, toujours déçu, d'y voir Jean-Paul Sartre. (...) »

Nous descendions dans les caves. J'ai toujours été frappé par ces curieux lieux de réunion. Alors que la guerre était terminée, qu'aucune crainte de bombardement n'obligeait plus personne à descendre dans un abri, c'est là pourtant que se réunissaient les amateurs de jazz, comme pour donner un aspect clandestin à la liberté retrouvée. »

(Pierre Tchernia, "Mon petit bonhomme de chemin")

Remontons un peu le temps. À la fin des années 30, Saint-Germain-des-Prés, quartier provincial en plein Paris, vivait joyeusement autour des *Deux Magots* et du *Café de Flore* - mais aussi de la brasserie *Lipp* et de la *Rhumerie martiniquaise*, boulevard St-Germain - grâce aux écrivains et aux peintres qui avaient déserté Montparnasse. Pendant l'Occupation allemande, les Deux Magots est fréquenté par Audiberti, Thierry Maulnier, Giacometti, Queneau, Adamov aux pieds toujours nus même l'hiver, le réalisateur Jean Grémillon, Jean Vilar, encore inconnu ; et le Flore, par Picasso, Eluard, Dora Marr, Brassai et la bande de Jacques Prévert. Beauvoir et Sartre y sont aussi, et le nom d'existentialiste est alors prononcé. Un nom suggéré par le philosophe Gabriel Marcel. L'existentialisme est né là.

La générale de la pièce de Sartre "*Huis-Clos*" fut l'événement qui ouvrit l'âge d'or de Saint-Germain-des-Prés : c'est Raymond Rouleau qui l'a créée le 27 mai 1944 au *Théâtre du Vieux Colombier*.

Le Tabou et le jazz

Quelques semaines après la Libération de Paris, Bernard Lucas dirige déjà au 14 de la rue Jacob, le *Bar Vert* où l'on joue de la musique américaine. Prévert et ses amis en sont les premiers clients. Puis rapidement viennent Antonin Artaud, Roger Blin, Alexandre Astruc, Vadim, Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet, Léo Malet, Francis Lemarque, la toute jeune Juliette Gréco, Roger Vaillant... Les graffitis de la cabine téléphonique témoignent déjà de l'esprit à venir. On peut y lire : « *Demandez un arsenic-menthe pour apaiser votre soif d'éternité* » ou encore « *Un existentialiste est un homme qui a du Sartre sur les dents* ».

À l'origine, le *Tabou* est un petit café à l'angle de la rue Dauphine et de la rue Christine. Il reste ouvert très tard afin d'accueillir les ouvriers des *Messageries de la Presse* qui travaillent de nuit. Ces horaires tardifs attirent les intellectuels chassés du *Bar Vert* qui ferme ses portes très tôt.

Le *Tabou* ouvrira ses portes officiellement le 11 avril 1947. Deux mois plus tard, on remplace le pick-up par un orchestre de jazz. Apparaissent alors Boris Vian et ses frères, le saxoténor Guy Montassut, le pianiste Henri Renaud... Tous les soirs, ils viennent faire un bœuf à quinze musiciens. C'est de la folie, le bouche à oreilles fait son effet. À l'entrée, Anne-Marie Cazalis et Juliette Gréco choisissent les bons clients. De temps à autre, elles servent derrière le bar. Les escaliers descendus, il faut quelques secondes pour découvrir l'endroit humide et malsain, tant la fumée des cigarettes est opaque et



Sartre, Vian et Beauvoir (photo Georges Dudognon, DR)

épaisse. Dans son journal, "Samedi Soir", Jacques Robert écrit : « *La cave du Tabou, aux environs de deux heures du matin, est une bouche de l'enfer. On dirait qu'une locomotive vient de traverser le lieu en y laissant de la vapeur. La seule boisson autorisée est le Coca-rhum. De chaque côté de la salle, des banquettes de bois. Devant, des tables et des tabourets et au centre, une cohue de danseurs : les rats de cave, qui s'agitent sur des Boogie-Woogies ou du Be-Bop forcené. Les hommes sont torse nu ou en chemise à carreaux, les filles en pull noir, pantalon ou jupe longue. Les sandales doivent être de toile caoutchoutée* ».



Le Tabou, vue extérieure (photo E. Savitry / Rapho)

Le Tabou ne sera jamais un cabaret chic : il faut aimer le désordre et la nuit, le bruit et le jazz en liberté. Le monde entier descend les marches : d'abord les touristes, les étrangers célèbres comme Orson Welles, Marlène Dietrich, l'Aga Khan et Greta Garbo, puis les *people* qui veulent s'encanailler : Maurice Chevalier, Gérard Philipe, les habitués du Flore et des Deux Magots, Gaston Gallimard et même le Révérend Père Bruckberger accompagné de François Mauriac. Le tapage nocturne ne fait pas que des heureux, et quelques pots de chambres sont déversés sur la tête des clients du Tabou. Suite à de nombreuses plaintes, le cabaret doit fermer ses portes à minuit tous les soirs. Un cinéaste tourne un court métrage sur les "orgies" du Tabou en demandant à ses figurants d'en rajouter dans l'excès. Un journaliste écrit : « *Les caves existentialistes abritent d'étranges et belliqueuses bacchantales* ». Un autre ajoute : « *Vingt couples dansent, masse molle, agitée de spasmes. Néant, nausée. Les petits jeunes gens du Tabou ont trouvé un nom à leur écœurement, existentialisme* ». Le Tabou est fermé pour six mois. Boris Vian s'en va et laisse la place en 1949, à deux fantaisistes, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault. Petit à petit, comédiens et humoristes remplacent les musiciens et l'ambiance change. Michel de Ré met en scène une fantaisie de Jean Marsan avec Pierre Tchernia et Jacques Fabbri. René-Louis Lafforgue y joue la comédie. Fernand Raynaud, trop mauvais, se fait virer. Antoine Blondin commence à fréquenter l'endroit. Ils sont si peu connus encore, que les noms de Jean Poiret et Michel Serrault ne sont pas sur l'affiche.

En 1953, le jazz refait son apparition et les musiciens reçoivent un certain Lester Young pour une série de concerts.

Mais les affaires vont mal et les directeurs se succèdent. On tente même de monter une pièce de Paul Claudel ! L'esprit de l'après-guerre a fait son temps. Le Tabou ferme en 1962. Racheté en 1963, il est transformé en salle de catch sous le nom de *New Tabou*...

La politique joue un rôle important dans les débats qui agitent le monde intellectuel, généralement de gauche, à la terrasse des cafés. L'antifascisme est le dénominateur commun et le communisme, une référence pour tous. En sous-sol, dans les caves, les opinions vont bon train, mais à travers les auteurs comme Prévert, Vian puis Léo Ferré l'on se paye volontiers les militaires, les curés et la bourgeoisie.

Pendant la guerre, Claude Luter découvre le Dixieland dans une fête clandestine. En juin 1946, il est engagé au *Caveau des Lorientais* où Vian lui fait sa publicité et fera venir bon nombre de ses amis et un public d'étudiants. Le jazz, c'est la musique de la jeunesse, de la joie, de la liberté retrouvée et surtout de la danse. Sur plainte des parents dont les enfants sèchent les cours et parce que la sortie de secours est trop étroite, le Lorientais ferme en 1948. Jacques Becker dans son film *Rendez-vous de juillet*, sorti en 1949, reconstituera l'ambiance de cette cave.

Claude Luter est engagé au *Club du Vieux Colombier*. La clientèle change. Plus riche, beaucoup de comédiens et de comédiennes de cinéma. Et puis arrive Sidney Bechet. Luter dira de lui : « *C'était un emmerdeur, un professeur impitoyable, mais avec lui j'ai beaucoup appris* ».

Une des plus célèbres nuits de S^t-Germain se passe en juin 1948, pour l'inauguration du *Club S^t-Germain* au 13 de la rue S^t-Benoit. Trois mille personnes se présentent, trois cents peuvent entrer. Les privilégiés dansent toute la nuit au rythme d'une jam-session dirigée par Boris Vian, avec Claude Luter et cinq musiciens. Dans ces trois caves voûtées, de fameux animateurs, comme Juliette Gréco, Anne-Marie Cazalis et Annabel, la future Madame Buffet, accueillent Charlie Parker, Errol Garner, Count Basie, Sydnet Bechet et le préféré de Boris Vian, Duke Ellington. Ensemble, ils donnent au quartier des moments mémorables. D'autres orchestres se succèdent : Django Reinhardt, Claude Bolling, Kenny Clarke, Miles Davis. Gréco y chante ainsi que Gainsbourg. En 1963, les caves sont abandonnées, une librairie salon avec bar et fauteuils en cuir est transformée en discothèque. Aujourd'hui le Club S^t-Germain s'appelle le *Bilboquet*. C'est un restaurant où l'on écoute encore du jazz.

La Rose rouge...

Boris Vian, qui est partout, se rend également à la *Rose Rouge* où ses amis les Frères Jacques attirent les foules. En 1946, rue de la Harpe, c'est un petit bistrot dirigé par un danseur noir des *Folies Bergères*, Ferral Benga. Une bande de jeunes vient à passer. Ils ont pour nom Yves Robert, Yves Deniaud, Nico Papatakis... Ils veulent faire du théâtre, ils veulent s'exprimer. Il y aura Michel de Ré, avec des textes de Prévert. Puis Jacques Douai, Francis Lemarque, Stéphane Goldmann présentent leur tour de chant. Faute de place, les affaires ne sont pas très bonnes. Niko Papatakis découvre un local au 76 rue de Rennes. Aidé par Maria Casarès, il ouvre le nouveau *Club de la Rose Rouge* en septembre 1948. Sur cette scène minuscule, il faut aux comédiens et au metteur en scène des efforts d'imagination. Le cabaret ouvre ses portes à 22h30. À 23h on refuse du monde. Les visons cotoient les pulls à col roulé. Orson Welles, encore lui,

Charlie Chaplin, Mirna Loy... posent leur séant sur les tabourets. Louis Armstrong et Lester Young jouent entre ces murs. Juliette Gréco chante Prévert, Queneau et Desnos, enveloppée dans sa robe noire. Ensuite c'est au tour des Frères Jacques qui arrivent par le fond de la salle en interpellant les spectateurs. Accompagnés au piano par Pierre Philippe, ils donnent leur récital, que tous les fidèles reprennent par cœur. C'est du délire dans la salle et chez les critiques. Après chaque tournée, ils reviendront y chanter, de 1948 à 1955.

La compagnie Grenier-Hussenot fait de la Rose Rouge un vrai théâtre de minuit. Elle y monte nombre de pièces avec des décors de Jean-Denis Malclès. En 1949 "*Terror en Oklaoma*" un western de Louis Sapin et Albert Vidalie sur un scénario d'Yves Robert, est monté avec saloon, diligence et un défilé dans les rues de New York sur le plateau de 4 m de long et 2 de large. Après le départ de Grenier et d'Hussenot, Yves Robert en trois saisons, ne fait que des succès. Il faut dire qu'il a recruté la crème de la crème avec Rosy Varte, Edmond Tamiz, Guy Piérauld, Jean Rochefort, Jacques Hilling, Jean Marie Amato et toujours les Frères Jacques. On y joue du Prévert, du Desnos, du Vian et Pierre Kast avec "*Ciné Massacre*". Mais surtout, créé en octobre 1950, "*Les exercices de style*" de Raymond Queneau qui sera représenté plus de 600 fois. En 1953, attiré par le cinéma, Yves Robert laisse sa place. En 1954, c'est Charles Trenet qui fait son récital à la Rose Rouge. Yves Robert revient pour quelques spectacles. D'autres artistes présentent alors leur numéro : Marcel Marceau, Jacques Fabbri, Marcel Bozzuffi, Jacques Dufilho, Mouloudji, Ferrat, Aznavour et Brigitte Bardot. Petit à petit, par manque d'imagination, la Rose Rouge se fânera...

... et autres lieux

En 1948 un caveau voûté est aménagé au 3 rue du Pré-aux-Clercs. Francis Claude, réalisateur de radio et acteur, en prend la direction. Quelques caisses vides de champagne font office de scène. Le nom est trouvé : Le *Quod Libet*, qui signifie "ce qu'il te plaît". L'un des premiers artistes à se produire là est un inconnu très pauvre, anarchiste, qui couche dans un hôtel miteux et mange de temps en temps. Il s'appelle Léo Ferré. Ses chansons ne fonctionnent pas ; son allure rebute le public. Francis Claude garde Ferré et enfonce le clou en engageant une jeune chanteuse aux cheveux roux, dans une robe de bure, chaussée de spartiates. Catherine Sauvage, voix chaude et rauque, présence agressive, est la première interprète de Ferré. Robert Lamoureux fait ses débuts au Quod Libet. Puis Francis Claude ouvre son cabaret à la poésie avec Jacques Doyen, Claude Santelli et Jacques Rouland, pas encore à la télé. Mais bientôt, Francis Claude, supportant mal la publicité qui inscrit S^t-Germain-des-Prés dans les circuits touristiques du *Paris by night*, quitte le quartier pour traverser la Seine.

En 1950, Léo Ferré, qui accompagne les derniers jours du Quod Libet, cherche un nouveau lieu. Le patron du restaurant *Les Assassins* lui ouvre ses portes, au 40 de la rue Jacob, les mercredis et vendredis à 22 heures. La recette du récital est partagée entre le restaurateur et le chanteur. Puis il chante à la limite du quartier, comme aux *Trois Mailletz*, à l'*Écluse*, au *Milord l'Arsouille*, chez Francis Claude, mais il ne quitte pas totalement S^t-Germain et se produit à la *Rose Rouge* et à l'*Arlequin* sur le boulevard S^t-Germain. Dans cette cave créée en 1951, se produisent des musiciens noirs. Outre Léo Ferré, y chantent Cora Vaucaire, Jacques Grello,

Jacques Douai, Catherine Sauvage... Régine deviendra la patronne de l'*Arlequin* où elle recevra Gainsbourg, Aznavour et Frédéric Botton qui lui donnera "*La grande Zoa*". L'*Arlequin* finira en discothèque.



Spectacle à La Rose Rouge, 1956
(photo Philippe Le Tellier / Getty Images)

Monsieur Moineau de *Chez Moineau*, au 10 de la rue Guénégaud, qui n'est pas très porté sur la décoration, ni sur l'hygiène, aime le couscous et les jeunes artistes. Alors il accueille un bon nombre de chanteurs en devenir : Anne Sylvestre, Pauline Julien, Jean-Claude Darnal, Alex Métayer, Francesca Solléville et l'immense Pierre Louki. La seconde partie du programme est réservée aux artistes confirmés comme Raymond Lévêque, Jean Ferrat, et Barbara d'avant l'*Écluse*. En septembre 1961, adieu la chanson chez Moineau.

Au 10 de la rue Jacob, le *Chéramy* était un petit restaurant tenu par un ancien comédien. En 1949, Suzy Lebrun reprend l'affaire et transforme le lieu en cabaret. Mais l'architecte a oublié (!) de mettre un escalier entre le rez-de-chaussée et l'étage. Faute de place, on y met une échelle et c'est ainsi que le nom du cabaret est trouvé : *L'Échelle de Jacob*. Un jeune troubadour de 19 ans du nom de Jacques Douai, y débute avec de vieilles chansons du folklore, en s'accompagnant de sa guitare. Le poète Pierre Seghers écrit « *Tout à coup, à travers la fumée, le bar entier se mettait à louver sur les marches du palais ou bien cinglait vers La Rochelle. Nous écoutions tous transportés dans un autre monde.* » Deux mois plus tard, une jeune femme du nom de Cora Vaucaire livre son répertoire. C'est au cours d'une de ces soirées qu'est lancé le chef d'œuvre de Prévert et Kosma, "*Les Feuilles mortes*", que les éditeurs de disques et directeurs de salles trouvaient trop intellectuel. La chanson a tellement de succès que Cora Vaucaire doit la trisser à la fin de son tour. En 1952, Francis Lemarque commence une période de cinq ans à l'*Échelle de Jacob*. Un jour, il présente à Suzy Lebrun un grand garçon dégingandé, qui veut chanter la paix et l'amour entre les hommes. Il est belge et s'appelle Jacques Brel. Puis il y a Léo Ferré, Mouloudji, Catherine Sauvage, Pierre Doris, Aznavour, Pierre Louki, Boby Lapointe, Pierre Perret... Ce cabaret ne doit rien à l'existentialisme, mais le public y est très chaleureux, fidèle et attentif. Quand Mme Lebrun quitte l'*Échelle de Jacob*, Thierry Le Luron en reprend la direction. Le cabaret fermera en 1986, à la mort de l'imitateur.

En 1956, alors que la Rose Rouge se meurt d'avoir perdu Yves Robert et les Frères Jacques, un nouveau cabaret littéraire, la *Galerie 55*, ouvre ses portes rue de Seine. Au mur,

on accroche des dessins de Tetsu et de Siné, 28 ans, qui commente chaque soir ses œuvres. Il aura quelques ennuis avec l'entourage du général de Gaulle. Une pièce est montée, "Léonce et Léa", avec un jeune comédien inconnu, Jean-Pierre Marielle. Puis vient Raymond Devos dans ses premiers monologues. En 1957, Colette Renard tient la vedette pendant plusieurs mois. En 1958, les fantaisistes prennent le pouvoir : Hubert Deschamps, Jacques Dufilho, les Frères ennemis... L'année suivante c'est Pierre Doris, Jacques Bodoin, et un petit nouveau, Guy Bedos. Et pendant ce temps-là, Siné provoque toujours de Gaulle, l'église et l'armée. En 1961, se produisent Francis Blanche, Jean Yanne, Romain Bouteille, Pia Colombo, Bernard Haller, Jean-Marie Proslir, Avron et Evrard. En 1963, des duos se forment : Pierre Richard et Victor Lanoux, Dufilho et Hubert Deschamps, Jean-Pierre Darras et Michel Galabru. Le célèbre numéro du "Permis de conduire" de Paul Mercey et Jean Yanne est créé là. Après de nombreux changements d'orientation, le cabaret ferme ses portes en 1990.

Terminons la tournée des boîtes à chansons. Au 29 de la rue Mazarine, *La Grignotière* est un restaurant fréquenté par les peintres et les marchands de tableaux. C'est là que débute un duo de chanteurs habillés en cow-boys, Pierre Verbecke et Raymond Devos, qui déchaînent les rires par leur maladresse. Des comédiens comme Henri Virlojeux, Darry Cowl, Bernard Lavalette, Robert Rocca, Anne-Marie Carrière s'y font applaudir. La chanson "Rive-gauche" est représentée par Pauline Julien, Christine Sèvres... et Boby Lapointe qui embrouille déjà ses auditeurs.

Conclusion ?

En fin de compte, quelle a été l'importance de S^t-Germain-des-Prés ?

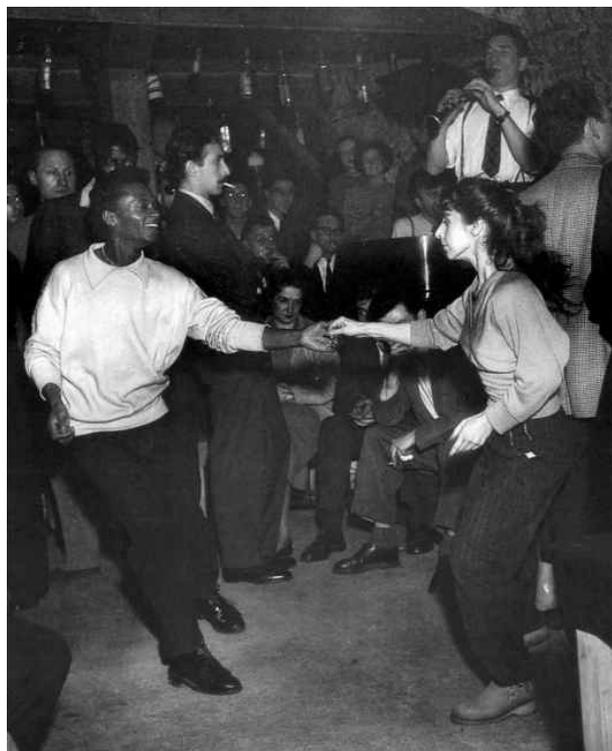
En 1950, François Chevais écrivait. « *Aujourd'hui, les caves font vivre plus de cent personnes qui sans elles seraient des bohèmes à la recherche d'un morceau de pain.* »

Simone de Beauvoir : « *La célébration de la victoire sembla durer des années et donna naissance à une vie nocturne qui ne ressemblait à aucune autre. La fête commença dès la Libération. Jour et nuit, avec nos amis, causant, buvant, flânant, riant, nous fêtions notre délivrance. Quelle débauche de fraternité !* »

LA DIONYSVERSITE LA COOPÉRATION DES IDÉES

L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.



Rats de cave, au Vieux Colombier (photo Georges Dudognon, DR)

Même tonalité chez le comédien Daniel Gélin : « *Nous étions autour d'une table, des hommes et des femmes de milieux, d'opinions, de religions différentes. Toutes les barrières étaient abolies. Le dialogue, sans haine et sans heurt, pouvait durer toute la soirée. La seule chose de rigueur était la tolérance.* »

Pourtant en 1976, Anne-Marie Cazalis, autre grand témoin des lieux, affirmera : « *S^t-Germain n'a duré que quelques mois, un an peut-être. C'était une invention de la publicité, une trouvaille de quelques gros capitalistes et de deux ou trois directeurs de journaux.* »

Ce qui est vrai, c'est que pendant de nombreuses années, cafés, caves, cabarets et théâtres de S^t-Germain-des-Prés ont contribué à la découverte de chansons et de textes de qualité. Les auteurs compositeurs, les interprètes, les humoristes, en un mot les artistes, ont pu, grâce au rayonnement du quartier, nous transmettre leurs émotions et leur amour du mot. La chanson est devenue la chanson "Rive gauche", même quand elle s'exprimait à Montmartre ou avenue de l'Opéra. Et sur tout cela régnait le sentiment de liberté retrouvée, de libre choix, de fête permanente, de joie profonde et partagée...

Les jeunes et moins jeunes du moment furent davantage préoccupés de s'amuser que par la guerre d'Indochine, dès 1946, et par celle de Corée, de 1950 à 1953. Jusqu'au jour de 1954 où Boris Vian les ramena à la surface de la Terre avec son *Déserteur*.

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au **Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis** 22^{ème}, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

